NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 Nº 8 1926

Le Bienheureux Juan de Avila et les Jésuites espagnols (1)

J.M. DE BUCK (s.j.)

p. 596 - 611

https://www.nrt.be/fr/articles/le-bienheureux-juan-de-avila-et-les-jesuites-espagnols-1-3208

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Bienheureux Juan de Avila et les Jésuites espagnols

Juan de Avila ne passe généralement pas pour l'un des grands mystiques du XVI^e siècle espagnol. Il n'a ni la spontanéité féminine ni le souple génie de sainte Thérèse, ni le vol d'aigle de saint Jean de la Croix, ni la forte et sereine théologie de Grenade, d'Osuna, de Laredo ou d'Orozco. Il est à la fois plus et moins que tous ceux-là. Il les précède et les annonce ; il est l'initiateur, le chef de file authentique du grand mouvement mystique qui anima son siècle (1).

Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Louis de Grenade et tant d'autres lui doivent quelque chose, sinon de leur sainteté, au moins de la formule littéraire ou théologique qui a consacré leur génie. Jean de la Croix le connut et l'apprécia, sainte Thérèse fut approuvée et encouragée par lui, Louis de Grenade non seulement fut son ami, mais son fils spirituel et son premier biographe. Or chacun sait qu'à ces trois grands noms correspond moins l'idée d'une personnalité singulière que celle d'une pensée et d'une influence.

Avila n'est donc point un génie aberrant. Sa postérité spirituelle témoigne en sa faveur. Ce n'est qu'en fonction de ce qu'elle fut qu'on comprend ce qu'il est ; ce n'est que par l'étude de son influence qu'on saisit le rythme intérieur et le mouvement caché de la sienne.

Inconnu, il l'est resté si longtemps, précisément parce que sa gloire fut éclipsée par celle de ses disciples et que ses héritiers, directs ou indirects, le dépassèrent sinon en sainteté, — jugement réservé à Dieu seul — mais par la

---

(1) Certains auteurs ont cependant entrevu l'importance de Juan de Avila. Il n'en manque pas pour affirmer la vérité élémentaire que nous formulons ici. Voyez A. GONZALEZ PALENCIA, *Historia de la literatura española*, p. 458.

profondeur et l'audace doctrinale, la finesse de leur analyse psychologique, la perfection littéraire, et, pour tout dire, par un souci d'art que les plus grands mystiques espagnols du XVI^e^ siècle n'ont jamais cru devoir dédaigner.

On me dira qu'en insistant trop sur le caractère théorique et abstrait nous risquons de mal définir Juan de Avila, que, pour faire saisir les traits caractéristiques de sa physionomie surnaturelle, il faudrait que nous missions l'accent plutôt sur l'action que sur la contemplation ; qu'étant avant tout prédicateur, bien plus, le grand prédicateur de son siècle on trouvera dans son éloquence la source de son génie (1) et ce qui le définit, et tout cela sera vrai. Mais l'extraordinaire chez lui, comme d'ailleurs chez sa contemporaine sainte Thérèse ce n'est pas l'action et la contemplation envisagées comme deux domaines étrangers l'un à l'autre et comme juxtaposés, c'est au contraire, la plus haute sainteté réalisée par l'action et la contemplation, l'une compénétrant, alimentant et fécondant l'autre.

Si donc nous sommes amené à parler de son action prodigieusement efficace et féconde comme nous espérons le faire voir, nous n'oublierons jamais l'idéal surnaturel et la pensée directrice qui l'inspirèrent et l'orientèrent.

L'homme.

Ce n'est pas ici le lieu de parler beaucoup de l'homme. C'est surtout sur l'œuvre qu'il voulut accomplir que nous souhaiterions pouvoir insister.

Juan de Avila naquit le 6 janvier 1500 à Almodovar del Campo. Il mourut à Montilla le 10 mai 1569 (2). C'est dire

---

(1) Orateur, il le fut jusque dans les minimes particularités du style. Telles de ses lettres ne sont que des sermons écrits, et adaptés à telle personne particulière. L'homme éloquent s'y révèle tout entier par je ne sais quoi de large, de lyrique et de « nombreux ». Voyez PALENCIA, *op. cit.*, p. 450.

(2) Afin de ne pas multiplier les références nous indiquons une fois pour toutes, les sources principales de nos renseignements biographiques : *Obras del Ven. M. Juan de Avila, clerigo, Apostol de la Andalucia,* Tomo octavo... Madrid, En la Imprenta Real, Año de 1806. — Luis de

qu'il connut la phase la plus glorieuse de l'histoire de son pays. Le XVI^e^ siècle, comme chacun sait, fut celui de Charles-Quint et de Philippe II, de Don Juan, vainqueur des Turcs, et du Duc d'Albe, pacificateur des Flandres, de Pizarre et de Colomb, des Communes et des revendications populaires, de Yuste et de l'Escorial. Ce fut celui de la Réforme et de la Contre-Réforme religieuse, de l'Inquisition et du Concile de Trente.

Sa première éducation terminée, son père, Alonso de Avila l'envoya étudier la jurisprudence à Salamanque. Sa famille voulait faire de lui un juriste. Il rêvait d'être prêtre. On l'envoya donc à Alcala, où il étudia, avec Dominico Soto, les arts et la théologie.

Prêtre à vingt ans, il veut s'embarquer avec les aventuriers qui vont conquérir les Indes. Son évêque s'y oppose et l'adjure de rester dans son diocèse. Juan de Avila obéit et prêche le soir même devant l'évêque. Que l'on retienne ce fait, en apparence minuscule, car il décida de sa vocation. Lui reconnaissant de merveilleuses aptitudes oratoires, l'évêque le consacre à la prédication populaire. Lui qui aurait pu devenir un autre François Xavier, prêchera la croisade intérieure et deviendra l'*Apôtre de l'Andalousie.*

De diocèse en diocèse, de ville en ville, de bourgade en bourgade, il ira désormais, prêchant, commentant et expliquant l'Évangile, catéchisant les enfants, confessant les fidèles, dirigeant les âmes d'élite qui viennent à lui, en convertissant plusieurs, les arrachant à leur frivolité ou à leur ignominie et les menant aux sommets les plus abrupts de la vie mystique, telle cette Sancha Carillo qui, confessée par lui, s'enferme dans une chambre de son *palacio,* prie, jeûne,

---

GRENADA, *Obras del V. P. M. Fray Luis de Grenada,* Libro IV°. Tomo VI. Madrid. En la imprente de la real Compañia, año MDCCC, p. 612 sq.— A. CATALAN LATORRE, *El Beato Juan de Avila, su tiempo, su vida y sus escritos y la literatura mistica en España,* Zaragoza, 1894. — P. G. DE SAN JUAN DE LA CRUZ, *Vida del Maestro Juan de Avila,* Toledo, 1915. — D. V. GARCIA DE DIEGO, *B° Juan de Avila, Epistolario Espiritual,* Clasicos Castellanos, T. XI. Madrid, 1912.

et vit comme ces ermites qui naguère habitaient la *sierra* voisine.

Ses conquêtes les plus fameuses sont saint Jean de Dieu, fondateur des Hospitaliers, Francisco de Borja, futur Général de la Compagnie de Jésus, et Luis de Grenade. Ses disciples les plus chers, Diego de Guzman, Antonio de Cordoba et Juan Ramirez, tous trois prédicateurs comme lui. Ses lettres les atteignent tous, car à l'apostolat de la parole, il joignait celui de la plume. C'est l'origine de cet *Epistolario Espiritual*, qui est l'un des principaux monuments ascétiques et mystiques de l'époque. Dans la littérature du XVI^e^ siècle on en trouvera peu de comparables au sien, pour la solidité doctrinale et la saine simplicité de la forme. (1)

Ses œuvres ne nous sont pas toutes parvenues. Elles durent être nombreuses. Les thèmes qu'il y développe sont extrêmement simples et relèvent de l'ascèse bien plus que de la mystique. Son grand traité *Audi, Filia,* sans être un recueil « d'avis simples et presque bourgeois sur la vie dévote », « adressés à une Philothée d'occasion » (2), n'a pas l'envergure des grands traités castillans. Grand orateur, écrivain de talent, Juan de Avila devait être de plus un fondateur de Collèges, de Séminaires et d'Universités. C'est sur ce terrain qu'il devait rencontrer les Jésuites.

Les premiers contacts avec les Jésuites espagnols.

Son destin surnaturel l'y prédisposait en effet. Dans la foule des mystiques du XVI^e^ siècle, Juan de Avila et saint Ignace devaient s'attirer et se rencontrer. Leur effort con-

(1) « Ces lettres ne furent pas écrites pour être publiées, comme on le peut voir par leur spontanéité, quelques négligences dans la forme et aussi par quelques répétitions. Elles se distinguent par un style affectif, et très brillant... Ses lettres rappellent celles de Senèque à Lucilius, ou plutôt celles de saint Jérôme ou de saint Augustin, ou mieux encore de saint Paul. » PALENCIA, *op. cit.*, p. 451. Voyez aussi D. V. GARCIA DE DIEGO, *op. cit.*, Prólogo.

(2) R. HOORNAERT, *Sainte Térèse écrivain*, Recueil de travaux publiés par les membres des Conf. d'hist. et de philolog, 49^e^ fasc. Desclée, Paris, 1922, p. 85.

vergeait vers un but commun. Ils éprouvaient l'un et l'autre l'attirance d'un idéal identique : réformer les mœurs du peuple fidèle par l'enseignement religieux, intensifier l'esprit surnaturel, renforcer l'éducation sacerdotale par l'enseignement dogmatique et moral. Il fallait donc des collèges et des séminaires appropriés à ce genre spécial d'apostolat.

Pour saint Ignace comme pour Juan de Avila l'œuvre la plus urgente est donc une œuvre de reconstruction, de réédification. Pour eux, le péril le plus menaçant n'est autre que l'ignorance religieuse. Le remède le plus efficace sera donc l'enseignement, soit direct, soit indirect des vérités dogmatiques et des véritables principes moraux, base de toute vie chrétienne.

Cette pensée imprègne toute l'œuvre d'Avila. Elle domine sa vie. Nous dirions volontiers qu'elle la mène à la manière d'un idéal concret qui provoque l'action, la guide et la soutient. En se précisant, elle se métamorphosera, elle évoluera dans ses modalités superficielles, mais intimement, profondément, elle demeurera identique à elle-même. C'est elle qui donnera à la vie de Juan de Avila cet aspect d'entreprise harmonieuse et bien ordonnée, cohérente et une, persévérante et longanime.

Et notons — chose jamais assez soulignée — qu'il fit un jour ce rêve d'avoir sa milice à lui, de réunir sous ses ordres quelques-uns de ses disciples les plus fidèles, et de les envoyer selon les nécessités du moment et les sollicitations de la grâce, prêcher le Royaume.

Rêve, disons-nous, car il apprit bientôt qu'un certain Ignace de Loyola l'avait devancé dans son projet et se trouvait être le fondateur d'un Institut nouveau, qui s'assignait une fin immédiate identique à celle qu'il voulait pour le sien (1).

Désillusion ? Non pas. Il n'abandonna pas son projet. Il le modifia, avec ce sens concret des circonstances qui était une de ses forces. A quoi bon, en effet, faire double emploi.

(1) MONUMENTA HISTORICA. S. J., I, *Chron. Soc.*, 1548, p. 302-303.

Déjà très influent, universellement apprécié comme orateur, très suivi comme directeur de conscience, consulté par des évêques et des docteurs, il résolut de mettre à la disposition du Fondateur son influence et ses relations. On sait déjà qu'elles se faisaient tous les jours plus nombreuses. Lorsqu'il résidait dans une ville, il y prêchait chaque soir. La nuit venue, il entendait de nombreuses confessions ; avec ceux qui sollicitaient quelque avis spirituel il avait un court entretien. Chaque cité d'Andalousie ou d'Estramadure devenaient ainsi des centres spirituels qu'il dirigeait, de vive voix lorsqu'il les visitait, — chose fréquente, puisqu'il était un nomade de la prédication — par lettres, lorsque son ministère le contraignait à évangéliser d'autres contrées.

Il ne tarda donc pas à entrer en relations avec les disciples de saint Ignace. Le Saint, de son côté, voyant tout le parti qu'il pourrait tirer de cette sorte de parrainage, ne manqua pas de prescrire aux siens, et tout particulièrement au P. Araoz, d'entrer en relations avec les « Avilinistes » (1). De là naquit cette sorte d'entente spirituelle, cette parfaite et surnaturelle amitié, qui, quinze ou vingt ans plus tard, devait produire cette merveilleuse efflorescence de collèges, de séminaires et d'universités que rêvaient le Fondateur des Jésuites et le grand Prédicateur.

Dès 1549 « le P. Strada écrivit au Maître Juan de Avila dont on a dit plus haut combien il était éminent en piété, en doctrine et en éloquence ; il reçut de lui une réponse qui ne consola pas médiocrement les nôtres (les Jésuites). Il montrait, en effet, à l'égard de la Compagnie une singulière charité et signifiait qu'il était navré de se sentir trop vieux et trop malade pour pouvoir aider la Compagnie par l'adjonction de ses propres forces, mais que tout ce qui serait en son pouvoir, il le ferait » (2).

Saint Ignace lui-même écrivit au grand prédicateur. Nous traduisons ici la première partie de cette lettre qui, pour être peu connue, a, pensons-nous, une valeur singulière :

---

(1) MON. HIST. S. J., *Epist. S. Ign. Loy.* II, p. 201.

(2) MON. HIST. S. J., I, p. 428, *Chron. Soc.*, 1549.

Rome, 15 janvier 1549.

Très Révérend Seigneur en N.-S.

Que la grâce la plus grande et l'amour éternel du Christ Notre-Seigneur soit avec votre Seigneurie; santé et vie avec ses dons très saints et ses grâces spirituelles.

Ayant entendu maintes fois et par plusieurs des nôtres, la faveur continuelle et la si intense charité que Votre Révérence témoigne à notre toute petite Compagnie, il m'a semblé en N.-S. qu'il me fallait écrire ceci pour deux raisons : La première afin de montrer ma gratitude et mon entière reconnaissance, rendant grâces à Dieu, N.-S. et à Votre Révérence en son saint nom pour tout ce à quoi elle s'est employée afin d'augmenter la gloire de sa divine Majesté et accroître le dévouement à ce que nous sommes; et ainsi, dans un semblable sentiment de reconnaissance, avec tout le dévouement dont je suis capable, je m'offre à Votre Révérence comme l'un de ses alliés ou fils spirituels en N.-S., afin d'exécuter en toute volonté ce qui me sera ordonné par le Seigneur de tous et pour autant que la divine Majesté me donnera de forces à cet effet... » (1).

Ne nous méprenons pas sur ce titre de « fils spirituel » d'Avila que saint Ignace se décerne à lui-même. Le Bienheureux fut, sans doute, le premier à en sourire. Les relations des Saints sont régies par une politesse que nous ignorons parfois. Avila comprenait le sens de ces actions de grâces si sincères. Elles signifiaient un pacte d'alliance et une fidélité réciproque. Que désiraient-ils de plus, soucieux l'un et l'autre de la seule gloire divine et désireux, uniquement, de l'extension de son règne.

En même temps que sa lettre, saint Ignace dépêcha à Cordoue, où résidait pour lors Avila, le P. Francisco de Villanueva, afin de lui expliquer quelques-unes des règles

(1) MON. HIST. S. J., *Epist. S. Ign. Loy.* II, p. 316, et MON. HIST. S. J., I, p. 433. *Chron. S. J.*, 1549. Voyez la réponse d'Avila dans Juan de SANTIVANEZ. *Historia de la Prov. de Andaluzia.*

adjacentes aux *Exercices spirituels* et mal comprises du Bienheureux.

Après une boutade qui ne manque pas de saveur (1), la Chronique ajoute « qu'on lui avait dit (à Avila) que dans les *Exercices spirituels* on s'obligeait par vœu, etc... Mais lorsqu'il comprit qu'en vertu d'une règle formelle, on l'interdisait, il fut touché d'une grande consolation et affirma qu'il dépenserait tous ses soins et toutes ses forces à la conservation et à l'accroissement de la Compagnie, et déplora qu'énervé par l'âge et de nombreuses maladies il ne pût utilement s'y adjoindre lui-même comme l'un de ses membres... » (2).

Il se contenta donc de conseiller à l'un de ses disciples d'embrasser l'Institut nouveau et répondit à saint Ignace pour affirmer une fois de plus son dévouement, non seulement à l'égard des membres de l'Ordre, mais à l'égard de tous ceux qui bénéficieraient de l'enseignement que ceux-ci prodiguaient si largement (3).

Vocation d'Avila à la Compagnie.

Il n'est pas douteux que le Bienheureux ait souhaité entrer lui-même dans la Compagnie de Jésus. Il n'y a là rien qui doive surprendre. Il n'est que d'analyser sa pensée, de scruter les grandes directives de son action pour s'en convaincre. Les textes d'ailleurs sont, par eux-mêmes, assez éloquents.

La communauté des idées qui animaient le grand Prédicateur d'Andalousie et le Fondateur des Jésuites était d'essence trop intime pour qu'elle n'aboutît pas à cette solution, seule adéquate peut-être, en tout cas seule capable de donner au mouvement de rénovation religieuse entrepris simultanément par Juan de Avila et saint Ignace son indispensable unité de direction. Subordonnée, leur action eût

(1) ... « *licet enim in universum Societatem Joannes diligeret, de ea tamen pauca intellexerat.* » MON. HIST. S. J., *Chron. S. J.*, 1549, I, 433.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

peut-être abouti plus vite et plus sûrement. Coordonnée, elle n'évita peut-être pas toujours le gaspillage d'efforts précieux.

Les démarches propres à amener Juan de Avila à la Compagnie commencèrent dès l'année 1549. Il avait donc quarante-neuf ans, mais la maladie qui devait l'éprouver jusqu'à la fin l'empêcha de réaliser immédiatement son projet. Il craignait d'être une charge plutôt qu'une aide efficace et un appui. Il n'y renonça définitivement que vers l'année 1554. Saint Ignace avait tout mis en œuvre pour favoriser son entrée. Il écrivit plusieurs lettres demandant aux Pères qui résidaient en Espagne de lui en faciliter les conditions, dans la mesure où les Constitutions le leur permettaient.

« Quant au Maître Avila, fait-il écrire au P. Nadal, que votre Grâce ne fasse pas de difficultés à l'accepter, parce que Notre Père, dès longtemps, a ordonné qu'on l'y pousse, le dispensant de l'empêchement dont parle votre Grâce ; et ainsi l'on peut dire qu'il s'en trouve dispensé, puisque, avant que se publiassent les Constitutions, le projet de dispense se trouvait entre les mains de Notre Père. De plus s'il paraissait qu'il fallût quelque dispense du Pape, de la Pénitencerie ou du Nonce, comme, en toute rigueur, le demandent les Constitutions, qu'elle s'y emploie » (1).

Le Père de Villanueva qui donnait les *Exercices spirituels* à Alcala, partit donc précipitamment pour Cordoue où résidait le Bienheureux afin de discuter, de la part de saint Ignace, ce projet difficile. Il répondit paisiblement que « s'il avait la santé et quelques années en moins, il entrerait dans la Compagnie, mais que du dehors il ne serait pas moins utile que du dedans » (2).

La raison de santé l'emporta donc sur toute autre. Ce

---

(1) MON. HIST. S. J., *Epist. S. Ign. Loyolae.* VII, p. 140-141. *Ibid., Monumenta Ign.* Epist. 6479, XI, 406. *Ibid., Epist et Acta P. Jacobi Lainii,* III, p. 173.

(2) MON. HIST. S. J., II, p. 123. *Chron. S. J.,* 1550. NIEREMBERG, *Varones ilustres,* 2ª édit., T. VIII, p. 52.

qu'il voulait en effet, ce n'était pas tel ou tel genre de vie mais celui-là seulement qui servirait le mieux l'idéal qu'il s'était assigné et dont l'obtention lui était sacrée comme un devoir. Seule importe la loyauté avec laquelle nous résolvons le problème de la sainteté qui coïncide avec celui-là.

Ce devait donc être son destin providentiel d'être et de demeurer ce « paranymphe » de la Société récente, joli mot qui ne recouvre qu'à demi la tristesse de ne pas avoir pu réaliser ce vœu, formulé dans sa jeunesse : suivre Jésus-Christ jusqu'au renoncement absolu, jusqu'à l'holocauste parfait que suppose et que requiert la vie religieuse (1).

Polémique et Fondation de Collèges.

L'espace nous manque pour exposer comme il le faudrait les nombreuses tentatives d'Avila pour rétablir la réputation injustement compromise des Jésuites.

Lui-même traduit en 1532 devant le Saint-Office sous prétexte de prédication subversive, ne craint pas de défendre la Compagnie contre les injustes accusations du Dominicain Melchior Cano. Il y fut sollicité par saint Ignace lui-même qui lui écrivit de Rome pour lui demander un appui éventuel (2).

« Cette lettre de saint Ignace, dit l'historien de l'Assistance d'Espagne, produisit un heureux résultat, puisque le Bienheureux Juan de Avila, loin de se laisser halluciner par les sophismes de nos adversaires, nous favorisa dorénavant d'un zèle encore plus décidé. Si les invectives de Melchior Cano indisposèrent contre la Compagnie de nombreux religieux d'autres Ordres, les recommandations et les éloges du Maître Avila nous valurent un grand nombre d'excellentes vocations et eurent une influence considérable sur la fondation de quelques Collèges en Andalousie » (3).

---

(1) MON. HIST. S. J., IV, p. 461. *Chron. S. J.*, 1554. Nic. ORLANDINO, *Historia Soc. J.*, Coloniae, 1615, Lib. 14, p. 464.

(2) MON. HIST. S. J., *Epist. S. Ign. Loy.* II, p. 316. A. ASTRAIN *Hist. de la Comp. de Jesus en la Assistencia de España*, I, 332-333. Sur Melchior Cano et la Compagnie, voyez ASTRAIN. *Op. cit.*, II, Ch. 8.

(3) A. ASTRAIN, *op. cit.*, I, p. 332-333. Avila participa aussi à la belle

Ce bel héroïsme porta donc des fruits immédiats. L'œuvre mûrit subitement qu'il méditait depuis des années. Il fallut cette polémique, cette commune épreuve pour resserrer les liens qui unissaient Juan de Avila à la Compagnie.

Habitué aux hommes, discernant à merveille ceux sur qui il pouvait compter, il apprécia d'emblée la valeur du personnel enseignant dont disposait alors la Compagnie en Espagne. Ces hommes, fréquemment patriciens de naissance, avaient fréquenté les meilleures universités. Ils auraient pu faire de brillants professeurs ou des prédicateurs d'une rare éloquence. Mais l'humilité héroïque les sollicitant, ils choisissaient, de préférence aux tâches brillantes, l'humble labeur d'une classe de grammaire, et même — pourquoi pas ? — d'un cours d'écriture.

Comme on le sait, la jeunesse noble pouvait seule se permettre le luxe d'un séjour prolongé dans une ville étrangère pour y suivre des cours universitaires. N'allait pas à Salamanque, à Coïmbre, à Alcala qui voulait. Les ressources de l'humble bourgeoisie et du menu peuple ne permettaient pas ces déplacements dispendieux. L'ignorance des Andalous était donc aussi proverbiale que leur paresse.

Juan de Avila profita de l'entrée en fonction de son disciple préféré Antonio de Cordoba pour exécuter son dessein. Il était fils de cette Doña Catalina Fernandez de Cordoba, marquise de Priego, convertie naguère par le grand Prédicateur et demeurée sa pénitente. Ayant le génie de l'aumône opportune, possédant des biens immenses, désireuse de les affecter à une œuvre durable, la fondation d'un Collège était de nature à la tenter. Son fils la pria donc de bien vouloir avancer les fonds nécessaires à cette entreprise.

Toujours sur le conseil d'Avila, qui restait en relations épistolaires avec lui, Antonio de Cordoba et sa mère « écrivirent donc à saint Ignace, lui offrant, comme revenus,

---

défense des *Exercices* contre ceux qui, à tort, les attaquaient. Voyez : *Epistolae Mixtae*, T. III, p. 669 et A. ASTRAIN, *op. cit.*, I, p. 377.

ceux d'un canonicat et d'une dignité que possédait Don Antonio dans cette ville » (1).

Le collège fut rapidement construit. Don Juan de Cordoba fit bâtir une maison moins spacieuse, attenante au Collège « où il pensait pouvoir se retirer avec le Père Pierre de Cordoba, le Maître Avila et un domestique qui les servirait afin de bénéficier davantage de la compagnie des Jésuites » (2).

L'inauguration solennelle eut lieu l'année suivante, c'est-à-dire en 1554 : « *Tum Avila qui simul ac nostros in ea urbe conspexit, pro qua re egregie laborabat, magnitudine gaudii elatus in Canticum Salomonis erupit : Nunc dimittis servum tuum Domine. Scholarum exordium ab oratore sumptum est, quem sua praesentia cohonestaverunt Leopoldus ab Austria Antistes, Inquisitor, ceteraque nobilitas, cum catervis academicorum. Adfuit ad ferias natalitias Hieronymus quoque Natalis ab Lusitania, qui et Constitutiones (ut ubique faciebat) in recenti promulgavit, explicavitque Collegio : et gymnasii exercitationes ad morem ordinavit Italiae. Per easdem ferias placuit Decano Joanni consuetudinem Patrum et otia Collegii, remotis arbitris, degustare, cuique tanta animi voluptate se abdidit tantisque religiosos inter illos cumulatus est gaudiis, ut unum aliquem de Societate diceres et eum quidem de novissimis atque postremis* » (3).

Ce sermon d'inauguration est resté célèbre tant pour la crânerie avec laquelle le Grand Prédicateur défendait les Jésuites récemment calomniés, que pour la mâle éloquence et le souffle qui l'animent.

L'engouement pour le nouveau Collège fut tel que les autres établissements durent à peu près se résigner à fermer

(1) A. ASTRAIN, *op. cit.*, I, p. 413.

(2) MON. HIST. S. J., IV, p. 453. *Chron. S. J.*, 1554. Pierre de Cordoba était « Comendador de Montiel y Trece de Santiago, Mayordomo de Felipe II, y Presidente del Consejo de las Ordenez ». Il était le frère de D. Juan de Cordoba. (SALAZAR y CASTRO, *Hist. Gen. de la Casa de Lara*. Liv. III, § III, n. 16, cité dans MONUMENTA HIST. S. J., *loc. cit*).

(3) N. ORLANDINUS, *Hist. S. J.*, Coloniae, 1615. Lib. XIII, p. 429.

leurs portes : « Lorsque les classes furent ouvertes, tant d'élèves y affluèrent qu'à peine est-ce si l'un ou l'autre des maîtres de Cordoue pût demeurer. Bien plus, ces professeurs incitaient eux-mêmes (rare exemple d'abnégation professionnelle) leurs élèves à entrer en notre Collège. Encore qu'il n'y eût que quatre classes de grammaire qui fussent ouvertes, le P. Natal, conseillé par Don Juan (de Cordoba) et le Maître Avila, y adjoignit un cours de rhétorique, un autre de langue grecque et un troisième de cas de conscience » (1).

Le succès du Collège de Montilla ne fut pas moindre. S'étant rendu en 1557 en cette ville, afin de recomposer son grand traité d'oraison *Audi, Filia*, dédié naguère à sa fille spirituelle, Doña Sancha Carillo, Juan de Avila comptait profiter de ces quelques mois de repos — rares vacances — pour y faire les amendements nécessaires et le livrer définitivement à l'impression.

Mais il comptait sans le zèle de sa fille spirituelle, la marquise de Priego. Celle-ci, ravie de voir le succès et les progrès de son Collège en voulait un de tout point semblable, à Montilla. La chose n'était pas aussi aisée qu'elle le croyait.

Or, saint François de Borgia se trouvait précisément en Andalousie à cette époque (1553) (2). Elle s'en ouvrit donc à lui — le sachant un intermédiaire sagace — et lui persuada d'en toucher un mot à Juan de Avila. Les relations d'amitié qui unissaient le Saint au Bienheureux étaient des plus étroites. Elles dataient de sa conversion opérée, comme chacun sait, à la vue du cadavre de Doña Isabelle, femme de Charles-Quint, et confirmée par un sermon de Juan de Avila.

Le projet de fonder un second Collège de Jésuites fut

---

(1) MON. HIST. S. J., IV, p. 445. *Chron. S. J.*, 1554.

(2) Sur la part que prit Juan de Avila à la conversion de saint François de Borgia, voyez A. ASTRAIN, *op. cit.*. I, Ch. VI, et surtout, **p. 282-283 et note 4. Voyez de plus RIBADENEYRA, *Vida de San Francisco de Borgia*,** I, 7.

adopté sur l'heure. Il ne fut achevé et inauguré que quelques années plus tard, en 1558. Avila, alors le prédicateur le plus fameux de l'époque, voulut s'y montrer l'ami et le défenseur des Jésuites. Comme à Cordoue, il prêcha devant les notabilités de la ville : « exhortant le peuple à remercier Dieu de la grâce qu'il lui faisait en lui accordant ce Collège, et adjurant les Pères et les Frères d'accomplir avec diligence la fin de leur haute vocation » (1).

Dévouement plus extraordinaire encore, Juan de Avila voulut céder aux Jésuites le Collège qu'il avait lui-même sinon construit, au moins organisé à Baëce, quelques années auparavant (2). Que cette initiative fût complètement désintéressée de sa part, on n'en saurait sainement douter, puisqu'il savait qu'il se heurterait aux difficultés les plus grandes.

Tous ses collaborateurs, en effet, ne partageaient pas son zèle à l'égard des Jésuites, et, sauf ses disciples, beaucoup devaient trouver intempestif le dévouement qui le poussait à se dépouiller pour eux.

Avila, avons-nous dit, n'était pas le fondateur du Collège de Baëce. Il n'avait fait que l'organiser, le constituer. Il l'avait pourvu de professeurs distingués, choisis parmi ses disciples les plus fervents. Il se trouvait en être de plus le *Patron* attitré, en vertu d'une Bulle de Paul III, datant de 1540 (3).

A vrai dire, il n'en n'était pas le seul. Le Dr Rodrigo Lopez, familier de Sa Sainteté, étant le fondateur véritable, partageait cet honneur avec lui.

Les difficultés commencèrent lorsqu'il s'agit d'incliner celui-ci à céder ses droits aux membres de la Compagnie

(1) A. Astrain, *op. cit.*, II, p. 49.

(2) « L'inscription, que l'on conserve encore de nos jours, sur l'arc de l'édifice primitif de l'université ou collège de la T. S. Trinité, prouve, sans aucun doute possible, que ce fut cet excellent chapelain (Lopez) et non le Bienheureux Avila, qui fut le vrai fondateur de cet établissement ». D. V. Garcia de Diego, *op. cit.*, Prólogo, p. xi, note 2.

(3) D. V. Garcia de Diego, *op. cit.*, Prologo, p. XII.

de Jésus, saint Ignace redoutait d'accepter un immeuble grevé par une sorte d'hypothèque morale telle que celle-là, qui pouvait devenir d'un jour à l'autre une charge ou un obstacle.

On se doute de la diplomatie que dut déployer Avila en cette rencontre. En 1554 cependant, le Père Nadal reçut une lettre lui signifiant la fin des négociations. « Les autres Patrons du Collège de Baëce — y était-il dit — consentaient à le céder à la Compagnie », « bien plus, ils y affectaient une rente annuelle de mille ducats » (1).

Saint Ignace avait loué saint François de Borgia de s'être entendu avec le Maître Avila en cette affaire (2). Il redoutait seulement que cette entreprise n'en ruinât de plus importantes par sa soudaineté et les charges qu'elle supposait. L'Ordre encore récent, soumis par conséquent à une crise de croissance, ne disposait pas d'un nombre suffisant de professeurs pour faire face à ces premières difficultés, d'autant que l'on projetait de compléter les cours du Collège de Cordoue et que les « opéraires » adonnés plus spécialement à la prédication criaient de leur côté, au secours (3).

A vrai dire les sacrifices que l'on exigeait du Général étaient énormes. Qui ne comprendrait qu'ils fussent de nature à le faire hésiter. On ne lui demandait rien moins que « trois professeurs de grammaire, un autre de philosophie, deux docteurs pour enseigner la théologie scolastique, un troisième pour l'Écriture Sainte, enfin quatre professeurs pour les classes inférieures, et un maître d'écriture pour les plus jeunes » (4).

Le zèle enthousiaste d'Avila emporta d'assaut les objections élevées par saint Ignace et les Jésuites s'installèrent à Baëce dans le courant de la même année (5).

---

(1) Mon. Hist. s. j., IV, p. 493. *Chron. S. J.*, 1554.
(2) Mon. Hist. s. j. *Monumenta Ign.* IX, p. 134.
(3) Mon. Hist. s. j., IV, p. 468-469. *Chron. Soc.*, 1554.
(4) Mon. Hist. s. j., IV, p. 468-469. *Chron. Soc.*, 1554.
(5) Sur l'importance de cette fondation, voyez la thèse récente de M. J. Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique,*

Le bienheureux ne se borna pas à remettre aux mains de saint Ignace trois collèges florissants. Il amorça encore d'autres négociations au sujet d'établissements nombreux (1). Il permettait volontiers que les Jésuites se servissent de son crédit et de ses nombreuses relations pour développer, en Andalousie, leur activité d'éducateurs et de missionnaires. Comme nous le verrons, ses disciples, recrutés souvent dans la plus haute aristocratie lui servaient volontiers d'intermédiaires. Qu'il suffise de citer ici saint François de Borgia, Antonio de Cordoba, Gaspar Loarte, Diego de Guzman, Juan Ramirez.

(A suivre) J. M. De Buck, S. J.

Paris, Alcan, 1924, p. 206-207. « ... Des relations s'établissaient entre certains professeurs de l'Université de Baeza, et la solitude du Calvario. Le collège Carmélitain de Baeza aurait été fondé en effet sur la demande de quelques professeurs... C'est là une indication inappréciable qui semble devoir prouver le lien qui unissait saint Jean de la Croix, dès la période du Calvario avec le centre universitaire de Baeza... Tous ces spirituels, en effet, sont plus ou moins directement les disciples de Juan de Avila... On peut supposer que les maîtres de l'Université avec lesquels Jean de la Croix s'est entretenu, avaient conservé cette austérité sobre d'où toute piété cérémonielle est exclue, ce goût de la grande érudition spirituelle et de la pensée éthique. »

(1) Mon. Hist. s. J., II, p. 633 sq. *Cæron. S. J.*, 1552.